

Monique BERTRAND

Institut de Recherche pour le Développement
IRE UMR IEDS
Campus du Jardin tropical de Paris
45 bis, avenue de la Belle Gabrielle
94 736 Nogent-sur-Marne
monique.bertrand@ird.fr

Migration internationale et métropolisation en Afrique de l'Ouest : le cas des Zabrama du Grand Accra, Ghana

La présence des Nigériens au Ghana est caractéristique des mobilités internes à l'Afrique. Reliant l'intérieur sahélien au Golfe de Guinée, les migrations du travail des populations Songhaï-Zarma modifient dès l'époque coloniale les conditions de subsistance villageoise à l'ouest du Niger [Olivier de Sardan, 1984]. Sur leur versant urbain de la Gold Coast britannique, puis du Ghana contemporain, elles continuent de justifier la re-catégorisation des migrants et de leurs descendants comme *Zabrama*¹.

À la veille de la première indépendance ouest-africaine, Jean Rouch estime ainsi à 20 000 les ressortissants de la communauté « *sans doute la plus intéressante* » de celles « *venues du Nord tenter à Accra la grande aventure des villes africaines* » [Jaguar, 1967].

Mais parmi 68 000 commerçants africains décomptés en 1960 par le Ghana Statistical Service, moins de 6000 seraient Zabrama. Ce fait migratoire devient progressivement invisible. Depuis les données de 1975, les études consacrées à la migration internationale ne font plus mention du Niger comme pays d'origine de communautés de marchands [Ghana Statistical Service, 1995] ; les quelques pages qui s'attachent aux ressortissants de la sous-région présents au Ghana, largement « non documentées depuis 1960 »², occultent totalement les origines nigériennes des Zabrama, population qui viendrait du Mali. Par une seconde amputation de taille, leur emploi n'est pas envisagé au-delà d'un profil de vendeurs ambulants non-qualifiés. Mais l'attractivité de la Côte

¹ Le mot est Hausa, *lingua franca* des musulmans sur la côte ouest-africaine. Parmi les locuteurs de la même langue Songhaï, il démarque les ressortissants de l'ouest du Niger des « gens de Gao » provenant du nord du Mali. Pour un débat sur les origines de la migration Zabrama, poussée territoriale de mercenaires esclavagistes ou conséquence de l'exploitation coloniale, voir la conclusion de Rouch, 1990. Également dans sa filmographie : *Les Maîtres fous* (1956, 28 mn) et *Jaguar* (1967, 88 mn).

² Les non Ghanéens représentent alors 12% de la

population recensée. L'intérêt pour ce flux du travail n'a depuis cessé de diminuer au profit d'une abondante littérature sur les nationaux [Zachariah and Conde, 1981 ; Anarfi *et al.*, 2003]. La dissymétrie d'information entre immigrés et émigrés internationaux, ainsi que l'invisibilité statistique des ressortissants du Niger, sont confirmées dans le profil migratoire du Ghana dressé récemment pour l'Organisation internationale pour les Migrations : http://publications.iom.int/bookstore/free/Ghana_Profile_2009.pdf

d'Ivoire [Skinner, 1965] puis l'expulsion de plusieurs centaines de milliers d'étrangers du Ghana [Peil, 1971]³ ne suffisent pas à justifier la double réduction statistique dont les Zabrama font l'objet, entre autres confusions ethniques, chez les migrants musulmans.

Non pas que le flux se soit tari ou qu'il soit perdu dans la mémoire urbaine. A l'ouest d'Accra, le toponyme de Zabrama Line continue d'illustrer la capacité des migrants à faire souche dans la capitale ghanéenne. En témoigne dans cet article le suivi des adresses Zabrama que nous avons réalisé en mars-avril 2008 et mars 2009⁴ (figure 1). Mais, si le Niger enregistre une diminution relative de l'émigration vers le Ghana, au profit du Nigeria, de la Côte d'Ivoire, du Togo et du Bénin [Mounkaïla, 2002], la re-composition de cet espace migratoire affecte les contextes locaux d'insertion et met en réseau l'ensemble de ces destinations.

L'objectif est d'examiner le renouvellement métropolitain de cette mobilité internationale. Tandis que les « gens de Gao » s'étaient montrés très liés à la ville de Kumasi, au centre de la Gold Coast, Accra a fortement concentré les Zabrama au sud du Ghana. Ces migrations aboutissent désormais au-delà de la ville-centre de l'agglomération et mordent même sur la Région Centrale voisine. Cette nouvelle géographie affecte alors la désignation des communautés musulmanes d'origines étrangères dans le terme Hausa du « zongo ». En cela l'expérience nigérienne est de portée plus générale pour traiter, en parallèle l'un de l'autre, les deux renouvellements pluri-générationnels de la migration et du fait urbain. Cette articulation est abordée en référence et aux enjeux de l'adaptation aux compétitions de la vie moderne que décrit l'École de Chicago [Grafmeyer et Joseph, 1979]. Le premier enjeu est la reconnaissance de quartiers spécifiques d'accueil des migrants. Perçus d'abord comme musulmans [Grindal, 1973 ; Harvey and Brand, 1974], puis comme concentrations de pauvres [Weiss, 2007] et produits d'un

marché du travail dérégulé [Verlet, 2005], les zongo résultent ainsi d'effets de lieux à Accra et d'une forte évolution dans le métabolisme de la grande ville. Ces espaces d'accueil seront-ils toujours en mesure d'assurer à la fois de durables interactions sociales et le fort *turn over* qui caractérise la migration nigérienne ?

Le second enjeu tient aux transformations séculaires de la ville. Après que des études remarquées ont été consacrées à ce qui constituait une deuxième génération d'étrangers ouest-africains [Cohen, 1969 ; Schildkrout, 1978 ; Agier, 1983], les dernières vagues migratoires réalisent-elles une nouvelle jonction historique au sein du Grand Accra ? Ou ne viennent-elles que se substituer aux précédentes qui, déjà engagées dans l'ascenseur social, seraient en mesure de s'orienter vers d'autres lieux de vie ? La migration distingue-t-elle les habitants selon leur date d'entrée au Ghana ? Ou préserve-t-elle la proximité territoriale des « patrons » et des nouveaux « étrangers », les uns et les autres étant déjà associés aux dynamiques au long cours du commerce et de la citadinité d'Afrique de l'Ouest [Hill, 1966 ; Arhin, 1979 ; Eades, 1993 ; Brooks, 1993] ?

Avec près de trois millions d'habitants en 2000, l'étalement régional du Grand Accra oblige en effet à réviser l'approche monographique du regroupement des « gens du Nord » sous le terme de la « niche urbaine », enclave territoriale bien marquée. Quand la question de leur insertion reste tributaire d'une unité de lieu d'observation [Pellow, 2002], on touche à une troisième réduction concernant le rapport des migrants à la ville. Non seulement ceux d'hier sont devenus les hôtes de plusieurs générations de nouveaux venus, mais de nouveaux zongo font leur apparition et continuent d'associer les composantes internationales et nationales de la migration vers les villes ghanéennes.

Ces dynamiques métropolitaines questionnent l'essaimage géographique des Zabrama à plus d'un titre : leur tendance centrifuge

³ L'*Alien Expulsion Act* de novembre 1969 n'a pas seulement réduit le nombre d'étrangers. Il a aussi déplacé certains leaderships urbains au profit de musulmans venus du nord du pays, comme les Dagomba qui se démarquent comme « vrais Ghanéens » des immigrés ouest-africains de deuxième ou troisième génération.

⁴ 25 entretiens approfondis ont été menés auprès de migrants nigériens et de leurs représentants Zabrama dans le cadre du projet « Mobilités ouest-africaines » (Programme ANR-AIRD « Les Suds aujourd'hui »). Ils complètent les enquêtes résidentielles que nous avons menées de 2000 à 2003 dans la Région du Grand Accra.

diffère-telle de celle qui affecte d'autres populations du Grand Accra ? Vaut-elle dilution ou renforcement des filières de la migration sahélienne ? Si la population de la capitale ghanéenne continue de croître de plus de 4 % par an, le terme de *zongo* s'y maintient pour désigner les points de chute des ressortissants du Niger occidental. Les références

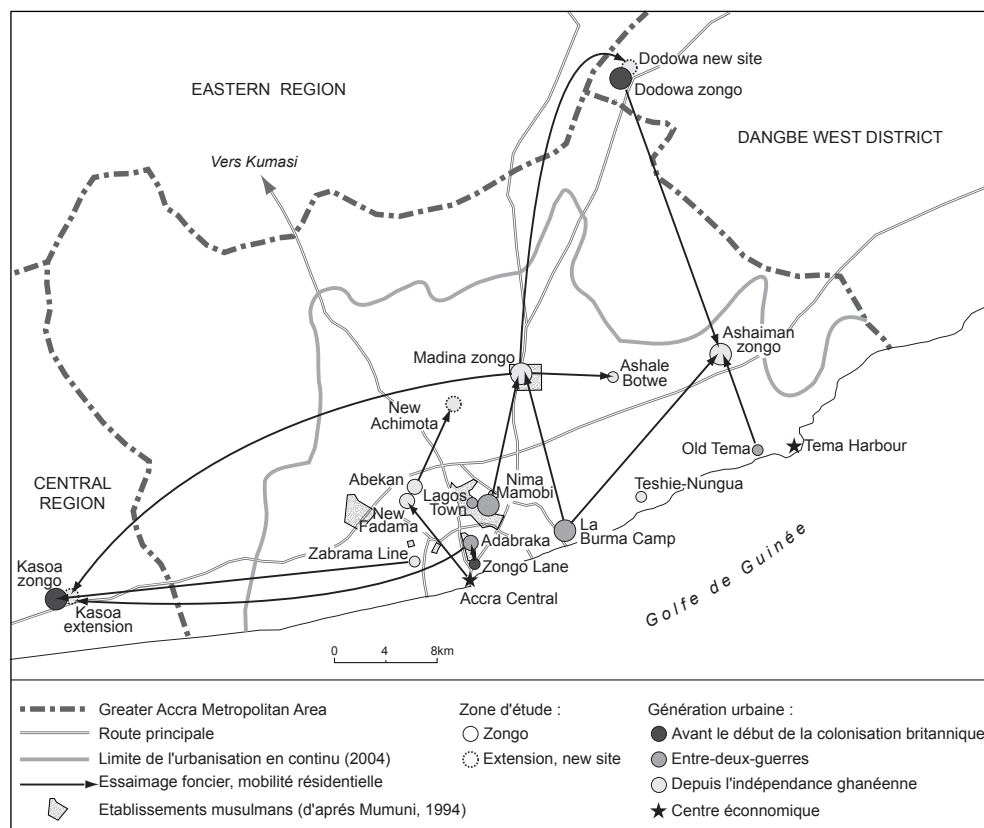
territoriales sont variées, du voisinage à la localité, mais c'est bien là que les migrants se retrouvent patronnés dans leur accès aux fonds de commerce et que leur nom est défendu sous la catégorie de Zabrama. La composante sédentarisée parvient-elle alors à refouler les stigmatisations qui s'attachent aux mouvements les plus fluides ?

1. DE LA CIRCULATION DES MIGRANTS DANS L'ESPACE OUEST-AFRICAIN...

Depuis les premières décennies du 20^{ème} siècle, deux générations ont fait du « *Zabrama*, prototype de l'émigrant », un travailleur « *saisonnier, mobile, spécialisé [...]* », réussissant « *le tour de force de vivre à la fois en*

Gold Coast et au Niger et de jouer, ici et là, un rôle essentiel » [Rouch, 1956, p. 192]. Les entretiens menés sur le terrain révèlent alors les inflexions vécues par les générations suivantes.

Figure 1. Dynamique des adresses Zabrama dans la métropole du Grand Accra : peuplement musulman et zones d'étude en 2008 et 2009



1.1. De filières à réseaux

C'est entre les deux guerres mondiales que les flux migratoires internes et externes à la colonie britannique se conjuguent pour assurer la prééminence démographique d'Accra. Les ressortissants de l'Afrique française passent de 12 000 en 1921 à près de 200 000 en 1931. Les métiers se spécialisent par région d'origine, les communautés « tribales » désignent leurs premiers représentants. Les Zarma se concentrent sur la côte qui offre des emplois de vendeurs de pacotille, de tissus d'habillement, de bois, de charbon. Les premiers noyaux de sédentarisés deviennent attractifs pour la colonie du Niger.

Mais des ruptures s'annoncent après la Seconde Guerre mondiale et trouveront leur point d'orgue lors des expulsions de 1970. Jusqu'alors *strangers* par leurs orientations ethniques et religieuses, mais attendus sur le marché du travail, les migrants internationaux deviennent *aliens* et concurrents économiques des nationaux. La majorité des Nigériens présents au Ghana y restera cependant lors des expulsions ou y reviendra. Une nouvelle génération de *zongo* naît alors dans les faubourgs d'Accra, du fait des restructurations du centre-ville, du volontarisme public de l'indépendance et de la résistance des propriétaires coutumiers Ga aux réquisitions imposées sur leurs domaines fonciers. Entre autres « communautés tribales du Nord », les Zabrama ont été reconnus en cinquième importance numérique derrière les groupes ethniques Mosi, Hausa, Kotokoli et Wangara. Les ressortissants de Gotheve (Niger) animent en particulier le commerce de bois au Timber Market d'Accra. Mais, du fait des incertitudes politiques qui pèsent sur les trois premières républiques ghanéennes, l'insertion des Zabrama dans la cité dépendra surtout de liens établis localement avec les autochtones Ga.

La dernière génération de migrants s'inscrit depuis les années 1980 dans la période de l'ajustement structurel des économies ghanéenne et nigérienne et dans les transformations qui s'en suivent dans les capitales. Les profils et les destinations des navetteurs internationaux sont plus variés. Au Ghana,

une nouvelle stigmatisation s'attache aux ressortissants du Sahel en les désignant comme « illettrés » et « habitants des taudis ». Les *zongo* sont accusés de nuire à l'image que le pays cherche à reconstruire auprès des investisseurs internationaux. Elle tend à masquer les clivages qui se multiplient entre communautés musulmanes et des inégalités économiques croissantes entre actifs du commerce informel.

Un des paradoxes de l'expulsion de 1970 est en effet qu'en provoquant le départ massif des commerçants Yoruba vers leur région d'origine au Nigeria ou vers de nouvelles destinations, elle a laissé des places vacantes pour les Zabrama. Elle a ainsi consolidé les positions économiques nées après-guerre des trafics menés dans les ports ou aux frontières. Depuis les quartiers de Mamobi, Abekan, Achimota, les plus riches d'entre eux contrôlent ainsi le change monétaire extra-bancaire⁵ qui est associé au marché noir dans le grand marché d'Accra, puis aux bureaux de change libéralisés en 1988 par le Président Rawlings. En mélangeant aujourd'hui pratiques illégales et officielles, plutôt qu'en renonçant aux premières dans un contexte d'inflation forte, ils ont détrôné l'entrepreneuriat du bois dans le haut du tableau social Zabrama. D'autres positions de force sont conquises par des « gens de Gao » dans les dépôts de carburant et le transport international. S'affirme donc une relève de *big men*.

Quant aux « nouveaux venus » au Ghana ou migrants temporaires, ils ne viennent plus seulement des mêmes cantons que leurs aînés mais font aussi l'expérience d'étapes urbaines au Niger et dans la sous-région. Face aux difficultés économiques et politiques qui affectent les voisins côtiers au tournant du millénaire, la reprise ghanéenne des années 1990 attire des Nigériens depuis Niamey, Abidjan ou le Nigeria. Leurs circulations sur la côte croisent celles des migrants installés à Lomé ou à Cotonou, parfois dans l'attente de repartir en Côte d'Ivoire. La démarcation entre migrants sédentarisés et temporaires relève aujourd'hui de choix plus individués qu'ils ne l'étaient dans les années 1950.

⁵ Le cedi ghanéen souffre d'une dépréciation chronique de sa valeur, qui rend spéculative la mobilisation des

devises étrangères.

1.2. Famille, travail, logement : une triple recomposition

Commentant les séjours répétés des Zabrama en morte saison agricole, Jean Rouch pointait le « *singularisme remarquable de l'émigrant mâle non sédentarisé* », distinct d'autres profils soudano-sahéliens. L'expérience nigérienne n'est pourtant plus systématiquement saisonnière et le fait de célibataires. Mais aux côtés d'épouses prises dans les régions d'origine, le choix de mariages locaux avec des Ghanéennes a maintenu une forte circulation d'enfants, souvent de retour, entre le pays de naissance et le Niger. Les indépendances ont aussi contribué à faire de ces enfants une relève plus urbanisée, souffrant du défaut d'opportunités professionnelles dans la capitale nigérienne, plus scolarisée même au prix de cursus incomplets et plus investie dans les apprentissages manuels.

L'évolution des emplois n'est pas moindre : si elle maintient des spécialisations commerciales Zabrama, c'est en les redistribuant sur une communauté qui est devenue plus composite dans ses parcours migratoires et en s'adaptant à la concurrence des Ghanéens qui, sur le tard, ont investi les petits emplois indépendants. « *Au début les Zabrama qui s'occupaient au black market étaient de Cow Lane, le zongo d'Accra central qui n'existe plus. Aujourd'hui ils sont dispersés. Ils s'approvisionnent entre eux en dollars ou en d'autres monnaies, sans s'occuper des origines de leurs parents* » (entretien à Abekan, 2009). Si le portage sur les marchés, la caisse ambulante d'articles divers, la vente au détail de bouteilles vides et l'étal de chaussures sont restés associés aux migrants du Niger, ces activités sont aujourd'hui moins vues comme leur monopole d'emploi que comme les passages imposés d'une classe d'âge, encore dépourvue d'entregent économique mais aspirant à « *devenir nous aussi businessmen un jour* » [Adabraka, 2009].

Titulaires de places fixes dans les marchés de l'agglomération, d'autres petits entrepreneurs signalent de même les écarts qui se sont accrues dans la hiérarchie économique Zabrama. Non seulement les leaderships

communautaires ont échappé aux zongo pauvres, mais la capacité à engager avec le Niger un commerce de produits agricoles et de marchandises importées est également en jeu. Ceux qui ont la surface financière suffisante ne jouent pourtant cette carte que parmi d'autres, dans les réseaux qui se mondialisent à partir du port de Tema. « *Des Zabrama se déplacent jusqu'en Asie. Ils suivent les cours des marchandises ; ils se dirigent vers Dubaï ou même en Chine. Leurs principaux ports de ravitaillement sont Lomé, Cotonou et Tema, mais c'est le Ghana qui devient le plus important. Même dans le marché de Lomé, 60% des commerçants importateurs sont des Zabrama qui ont leur boutique ici* » (entretien à Abekan, 2009).

Ce type d'entrepreneuriat multiplie les interlocuteurs dans d'autres communautés marchandes, ghanéennes et étrangères. Il forge de nouveaux modèles, multipolaires, pour les « nouveaux venus ». Les temps de présence de ceux-ci s'inversent alors entre le Ghana, qui devient le point de chute des stocks à écouler, et le Niger qui devient destination de visite, secondairement d'aide au travail des champs. Les migrants temporaires travaillent désormais sur des temps de présence pluriannuels, incluant des moments d'inactivité, et moins sur une base saisonnière. Mais dans une continuité historique forte, la réussite des *big men* ne coupe pas les liens, ni de redistribution des marchandises ni de cohabitation dans certains quartiers de la ville, entre le haut et le bas des communautés Zabrama.

Plutôt qu'un « être ici et là-bas » [Rouch, 1956, p. 192] aujourd'hui banal dans l'approche de la mondialisation, la fixation des Zabrama à Accra a donc fait des émules. Les sédentarisés ont dû confirmer leur option ghanéenne face à un nationalisme stigmatisant à leur égard⁶ : « trafiquants », « agents du change illégal », « sunnites réticents à la scolarisation », « épouses non entrepreneurs dans le petit commerce de rue ». Ils l'ont fait en jouant à la fois de l'obtention de la nationalité ghanéenne et de meilleures facilités de circulation avec le Niger, impliquant les cadets de la migration : enfants nés

⁶ Pour les discriminations les plus évoquées : surtaxe des soins hospitaliers, embûches dans les contrats

publics, corruption policière au passage de la frontière togolaise.

au Ghana, visiteurs et navetteurs qui désormais comparent les avantages du Ghana à d'autres destinations possibles en Afrique de l'Ouest.

Cette inversion du sens des relations entre la métropole côtière et l'arrière-pays sahélien rend du coup plus visibles les écarts économiques entre les plus entreprenants des Zabrama et ceux qui, piégés par l'économie informelle et l'inflation dans l'économie néolibérale ou restés locataires dans les quartiers congestionnés, se retrouvent captifs du Ghana. La question est donc posée, génération après génération, du logement urbain et de sa densification à l'arrivée de nouvelles recrues du commerce. Ici se discute le *zongo* : non plus comme phare des flux méridiens reliant savanes et côte atlantique depuis la fin du commerce des esclaves, ni comme modèle de cité Hausa préservé dans de grandes agglomérations⁷. Dans Accra en plein bouleversement, le terme se maintient à l'échelle de quelques d'îlots bâtis : cadre de cohabitation de différentes vagues de migrants, voisinages musulmans, lieux d'accès aux devises et stocks marchands, d'informations sur des abris nocturnes plus isolés, de prise de contact avec les imams et les « chefs tribaux » en cas de problèmes. L'offre de logements y est double : « maisons » pour les sédentarisés ; « chambres » pour les navetteurs internationaux.

À cet égard, la culture du *zongo* se différencie de celle des ghettos observés dans le Chicago de l'entre-deux-guerres [Dinan, 1975]. Elle est d'abord le produit de routes commerciales terrestres, non de milieux transplantés outre-mer. *A priori* ces lieux ne sont pas au centre de la fabrique urbaine. Bordure foncière concédée à l'établissement d'étrangers, pas nécessairement dans l'optique

de leur marginalisation, le *zongo* s'inscrit dans une dynamique périphérique dont le premier agent est souvent la puissance publique : comme lorsque les habitants de Fadama, riverains d'une zone insalubre, furent repoussés au nord d'Accra, et comme à Lomé dans les années 1970. Outre les menaces d'éviction, la surcharge conduit nombre d'habitants à se diriger d'eux-mêmes vers des environnements moins denses. Même reconnus aujourd'hui comme centraux à l'échelle de l'agglomération, bien des établissements musulmans n'ont qu'un lien indirect avec les pôles économiques formels. Tous ne sont pas devenus de grosses concentrations d'emplois informels, telles que Madina et Ashaiman. Enfin, le ciment est bien religieux, tôt ou tard ferment de division, dans ce cadre ouest-africain [Pellow, 1985]. Les *zongo* sont loin d'être homogènes sur le plan ethnique ; la prééminence Hausa n'y est pas incontestée. La mosaïque communautaire se joue au sein de chaque îlot, non à l'échelle de tout un centre-ville comme celui qui retenait l'attention dans le Chicago des années 1930.

Les concentrations musulmanes d'Accra sont donc le pivot historique de ressources migratoires et urbaines évolutives. Une première dispersion, sociale, les transforme du fait d'un processus d'individuation qui prolonge, dans la relation des Zabrama sédentarisés et des « nouveaux venus » du Niger, celui né de la relation des premiers aux autres communautés musulmanes. La seconde dispersion est spatiale. Elle traduit l'adaptation des migrants internationaux à la métropolisation du Grand Accra passé de moins de 450 000 habitants au tournant de l'indépendance à plus de trois millions aujourd'hui.

2. ... À LA MIGRATION DES CONCENTRATIONS ZABRAMA DANS L'ESPACE DU GRAND ACCRA

Dans l'enquête « Pratiques du logement et mobilité résidentielle dans la Région du Grand Accra » (IRD et University of Ghana :

2000-2001), 96 natifs d'Afrique de l'Ouest, hors Ghana, ont été identifiés parmi les 3297 membres de 816 ménages. Mais sur les sept

⁷ Entre autres expériences africaines, le triptyque commerce, migration, sociabilité citadine a été bien illustré au Ghana. Depuis les années 1990, les débats de l'Islam

argumentent davantage la fragmentation des zongos urbains [Mumuni, 1994].

zones que comptait l'étude, celle de Lagos Town concentre à elle seule les 21 natifs du Niger et du Mali. C'est donc dans ce *zongo* né dans les années 1940 que commence l'étude des configurations résidentielles Zabrama dans la ville centre de l'agglomération (figure 1).

2.1. Les *zongo* de deuxième génération urbaine saturent à Accra-ville

2.1.1. Zabrama captifs

L'intrication de différentes générations est remarquable dans les trois maisons visitées. La première comprend 45 personnes réparties sur 26 pièces. Natif de Gao et âgé de plus de 90 ans, son propriétaire s'est fixé ici à la veille de l'indépendance. Lors de sa venue en Gold Coast en 1937, il convoie des moutons à Accra où il rejoint un oncle dans le quartier naissant de Sabon Zongo. « *C'est lui qui m'a fait entrer dans l'armée. Plus tard il m'a mis en contact avec les vendeurs de terrains* ». Un autre emploi exercé aux Postes et Télécommunications finance alors ses constructions à Lagos Town, durant 22 ans. C'est après sa retraite, en 1977, que commence l'ouverture à la location de tout un bâtiment. Père de sept enfants tous nés à Accra, ce bailleur cohabite aujourd'hui avec les ménages de deux de ses fils, âgés de 50 et 30 ans, incapables financièrement de construire ailleurs leur propre logement.

Parmi les 13 ménages locataires, on compte trois ressortissants du Mali, trois du Niger (vendeurs de bois, de parfum et de vêtements) et un de l'ex-Haute-Volta dont les épouses viennent du Mali et du Niger. Cette composante musulmane très stable est devenue plus nombreuse que la famille du logeur. Les trois derniers ménages s'y rallient bien que venus de l'intérieur du Ghana. Les unions des hommes se sont nouées dans la proximité de Lagos Town avec, dans tous les cas, des épouses musulmanes d'origine étrangère. Les filles sont mariées dans le même sens à la génération suivante, certaines suivant leur mari ensuite au Nigeria. La fidélité des locataires s'exprime par le fait qu'aucune avance ne leur est demandée, deux d'entre eux étant même exemptés de loyer en tant que « frères d'origine »

du propriétaire. Mais, alors que celui-ci a maintenu quelques contacts avec sa lignée au Mali, ses fils restent petits vendeurs dans l'environnement du *zongo* et n'ont guère les moyens de visites épisodiques.

Une deuxième configuration résidentielle (32 personnes) ressort d'une cour voisine, entièrement locative. Tous ces musulmans, d'ethnies différentes, revendent des origines au Ghana ; seul le locataire Zabrama vient de l'extérieur après une étape migratoire au nord de l'actuel Bénin. Sa fidélité durant cinq décennies à la même maison relève d'une véritable capture résidentielle, même si elle lui vaut, de la part du propriétaire, un loyer de faveur et le rôle de collecteur des avances locatives exigées aux autres. Privé à 70 ans de perspectives de visite ou de retour au Niger, ce natif de Gotheye est resté simple vendeur de bois en dépit des circulations et des réussites professionnelles qui distinguaient à Accra son réseau d'origine.

La dernière configuration (82 personnes) diffère des précédentes par l'âge des « nouveaux venus » apparentés, 22-24 ans, dont c'est le premier séjour à Accra. Trois natifs de la ville de Niamey forment ici un ménage de célibataires, le seul désigné comme Zabrama aux côtés de 19 autres ménages locataires assignés chacun à des logements d'une pièce. Les uns sont des natifs de Lagos Town, les autres des migrants ghanéens non musulmans. Ce cas de figure atteste du renouvellement de la migration nigérienne dans les années 2000, avec des actifs scolarisés jusqu'au niveau secondaire. Les trois Nigériens se retrouvent pourtant vendeurs ambulants de vêtements et déclarent marcher de 10 à 12 heures par jour. D'où leur ténacité à rester dans cet environnement stratégique pour le petit commerce. Une fois le loyer acquitté pour deux ans, la priorité est aux économies. En 2001, une visite de deux mois à Niamey de l'un des frères fait venir un quatrième jeune de 18 ans, en quête des mêmes emplois.

La pression démographique atteint donc ici un niveau record en raison de la proximité des principales zones d'emploi formelles et informelles d'Accra. Elle conduit ceux qui le peuvent à en sortir au prix de navettes quotidiennes plus longues dans l'agglomération.

2.1.2. Migrants et cadets disséminés

Dès l'indépendance, les vieux zongo enregistrent ainsi des sorties au profit d'Ashaiman, lointaine concentration ouvrière à l'est d'Accra (figure 1). Cette excroissance du port, des usines et de la ville nouvelle de Tema compte aujourd'hui 28 « communautés tribales » et est devenue en 2000 la quatrième ville du Ghana. Les Zabrama y sont présents mais de manière dispersée.

Leur dissémination s'illustre aussi à l'échelle de logements pionniers, comme dans la communauté périphérique de Teshie. Ce vieux quartier de pêcheurs Ga s'ouvre tardivement à la location dans les années 1980. Bordant la seule voie bitumée, un semblant de maison, partagé entre deux ménages de célibataires, y retient l'attention, au nombre des arrangements résidentiels par lesquels les habitants d'Accra font face à la pénurie de logements depuis trois décennies. Celui d'étrangers n'est pas moins incongru que celui de leurs voisins natifs du quartier, qui manquent de place dans leurs familles.

Les logiques d'installation sont avant tout commerciales dans ce quartier mal relié au centre. Venus depuis moins de deux ans des environs de Niamey, trois frères de 17 à 25 ans (l'aîné marié, les autres célibataires) sont approvisionnés ici en vêtements de sports, montres et tissus importés par un commerçant Zabrama basé en ville. C'est ce dernier qui loue, avec une avance de quatre ans, la boutique et l'arrière-boutique faisant office de logement. Les jeunes résidents sont hébergés à titre gratuit. Les perspectives d'écoulement ne sont pas négligeables dans ce secteur populaire ; les loyers sont de plus inférieurs à ceux de Lagos Town. Quand l'un des jeunes surveille le fonds de commerce pour la clientèle environnante, les deux autres se rendent en ville, en transport en commun, pour vendre leurs articles dans les rues marchandes. Le *turn over* de vendeurs est aussi facile à assurer quand certains interrompent leur séjour à Accra pour aider au travail agricole d'hivernage au Niger.

Ce type d'arrangement répond donc aux faibles exigences de la dernière génération

de migrants nigériens. Il leur assure une insertion urbaine meilleure que celle des vendeurs ambulants saisonniers qui passent leurs nuits dans les abris de fortune d'Achimota ou d'Ashaiman : conteneurs reconvertis, kiosques ou marchés de nuit. Pour ceux-là, un lien domestique est alors recherché auprès de vendeuses de plats, « mamans » d'adoption Ga pour la plupart. En plus d'une restauration régulière, ces « sans-toits » leur confient leurs effets personnels en attendant le retour au Niger. Dans tous les cas, ces arrangements suivent le déplacement de marchandises importées en direction de clientèles urbaines plus excentrées.

2.2. Essaimages territoriaux des faubourgs de la ville aux banlieues de l'agglomération

D'autres entreprises Zabrama ont été plus collectives dès les années 1960, en se montrant parfois structurantes dans le développement urbain. Ce renouveau citadin se passe désormais du patronage social et politique Hausa. Il est l'œuvre d'intermédiaires nés au Niger, gardiens (*caretakers*) des terres Ga de l'intérieur et rabatteurs de clients pour leurs transactions foncières. Entre les propriétaires coutumiers et les migrants candidats à l'achat de parcelles à bâtir, cette relation interethnique privilégiée apparaît de son temps. Ga et Zabrama ne font plus référence aux esclaves Gurunsi⁸ et aiment à souligner qu'ils sont souvent du même côté de l'échiquier politique ghanéen : d'abord favorables à K. Nkrumah à l'indépendance, en dépit de réquisitions foncières mal indemnisées ; puis à J. Rawlings depuis les années 1980, malgré la répression de la fraude économique qui a touché les Zabrama ; aujourd'hui au National Democratic Party contre le New Patriotic Party (dont une fraction est ouvertement xénophobe), malgré un équilibre difficile à trouver dans les deux camps à l'égard des électeurs musulmans⁹. Fruit de la mobilité résidentielle, les nouvelles installations Zabrama découlent de ces médiations territoriales. Comme en ville elles activent le réflexe des nouveaux venus à s'agréger aux migrants déjà sédentarisés.

⁸ Razziés dans la seconde moitié du 19^{ème} siècle par les cavaliers des chefs Zarma Gazari et Babatu, ces esclaves étaient vendus sur la côte et se seraient assimilés aux autochtones Ga.

⁹ Les deux partis dominent la vie politique depuis 1992, justifiant les alternances présidentielles de 2001 et 2009.

2.2.1. Zabrama Line : figure avortée du *zongo* ?

Face à un *zongo* de référence Hausa situé dans les mêmes faubourgs occidentaux d'Accra et, en comparaison des masses cosmopolites de Nima et d'Ashaiman, Zabrama Line manque de poids démographique et administratif (il n'est qu'un secteur de quartier) et désormais de *big men*. Dans les années 1960, il est pourtant né d'une réaction défensive de la chefferie Ga de Sempe, qui confie 99 lots à vendre sur ses terres coutumières à un marchand de chevaux natif du Niger. Celui-ci les redistribue dans son réseau social Zabrama. Beaucoup de propriétaires ont depuis revendu leurs maisons pour s'installer dans des sites plus aérés. Les terrains devenant coûteux à Accra, une parcelle à Zabrama Line peut en financer 3 ou 4 à Kasoa.

Malgré son manque de force communautaire aujourd'hui, ce processus d'essaimage ne diffère pas de celui réalisé à Abekan dans la même décennie. Toujours pour se protéger d'empiètements sur leurs domaines fonciers coûteux à contester en justice, c'est ici le clan Ga Asere qui attire à lui des migrants musulmans et Ewe, quand le grand-père de l'actuel représentant Zabrama d'Abekan devient leur *caretaker*. La référence au *zongo* glisse ainsi vers des faubourgs d'Accra qualifiés de « mixtes ».

2.2.2. De Madina-Zongo à Ashale Botwe

Plus conséquente est la fabrique territoriale et communautaire observée plus au nord sur

deux phases de banlieurisation, des années 1960 aux années 1980 (figure 1). À la première vague de mobilité résidentielle succède un second bourgeon de transactions foncières. Le tout est orchestré par le même intermédiaire Zabrama sur des terroirs en cours d'urbanisation.

Entre 1970 et 2000, Madina est devenue la 11^{ème} ville du Ghana, passant de 7500 à 77 000 habitants. Ni les pionniers du peuplement, ni les représentants actuels n'ignorent le rôle de *Chief Dagadu* dans la constitution du quartier occidental de Madina-Zongo. Plusieurs centaines de familles y ont été installées, pour l'essentiel depuis les *zongo* d'Accra. L'entrepreneuriat foncier de Dagadu ressemble à celui de Zabrama Line : même gardiennage de réserves Ga, reversement de dividendes réalisés par le chef coutumier de La. Mais il en diffère aussi par l'idée de réserver les terrains, confiés par les Ga pour « faire nombre », à tous les musulmans et non aux seuls ressortissants du Niger.

Une fois rodée, la médiation de Dagadu se prolonge sur les terres de la communauté de Teshie, dont dépend Ashale Botwe. De 400 habitants en 1984 on passe à 12 000 en 2000. Ces transactions plus tardives inscrivent une petite communauté de Zabrama entre le vieux hameau et une aire de présence musulmane aérée. Leurs mobilités quotidiennes se partagent désormais entre le marché de Madina, qui est devenu attractif, et celui d'Accra Central.

3. DES FORCES CENTRIFUGES EN PÉRIPHÉRIE DE RÉGION ? INDIVIDUALISATIONS RÉSIDENTIELLES ET NOUVEAUX ENTREPREUNARIATS COMMUNAUTAIRES

Depuis les années 1990, certains Zabrama développent une mobilité résidentielle à une échelle inédite. Les lieux du *business* se maintiennent en cœur de ville, pour ses réseaux de change et pour les flux de marchandises qui y convergent. Mais la frange péri-urbaine voit de nouveaux propriétaires accéder aux terrains par des réseaux d'information plus divers et délaisser l'architecture de cour. L'élévation du

standing immobilier relativise la priorité du regroupement des musulmans entre eux, y compris quand la maison d'un chef Zabrama fait face à une église. Les navettes domicile-travail deviennent métropolitaines, avec des temps de transport qui ne peuvent se gérer qu'en véhicules privés. C'est dans ce cadre désormais régional que se recompose le lien communautaire Zabrama.

3.1. Au-delà de l'agglomération urbanisée en continu

Trois adresses nigériennes sont ainsi nées aux portes de la région capitale. La première prend place sur les domaines encore ruraux de l'Ouest, quand le représentant Zabrama d'Abekan succède à son grand-père dans plusieurs affaires foncières : pour sa propre résidence de New Achimota, désormais séparée de la maison familiale, et comme agent des Ga en vue de contrer les réquisitions publiques. Rapide et spéculatif, ce dernier front d'urbanisation entraînera deux remaniements du District administratif Ga, en 2004 et 2008.

La tendance centrifuge se poursuit alors en accolant de nouveaux *zongo* à de vieilles implantations musulmanes situées sur les étapes de routes précoloniales et coloniales de commerce. Certaines localités avaient même commencé à perdre des habitants en tombant dans l'orbite économique de la capitale. C'est le cas à Dodowa, au débouché de la Région orientale vers Accra (figure 1). Les migrants nigériens saisonniers, rencontrés dans le vieux *zongo* de ce chef-lieu de district rural, occupent les chambres à faible loyer de maisons Hausa et Wangara désertées par leurs jeunes actifs. Leur colportage écoule dans les villages des environs les produits de la fripe et les marchandises des semi-grossistes chinois auprès desquels ils s'approvisionnent à Accra.

Leurs parcours diffèrent assurément de ceux des Zabrama qui commencent à investir le nouveau site de Dodowa (*Dodowa new site*). Il y a un siècle, le premier *zongo* avait donné un statut d'alliés privilégiés des autochtones Shaï à des étrangers de passage sur les routes commerciales de la kola et du bétail. Glissant de collines-refuges vers un terroir de plaine, après la paix coloniale, les familles locales avaient en effet durablement doté en terres de culture des « gens du Nord » et peuplé le bas-fond de Dodowa en les instrumentalisant contre les empiètements fonciers de voisins Ga.

Non loin de la station de service de la ville, sur la route régionale, les résidents du nouveau *zongo* sont quant à eux désignés comme des bourgeois. Ils quittent d'eux-mêmes les maisons familiales gérées de Mamobi et de Madina

pour s'installer sur des terrains bon marché. Ces dernières transactions n'ont rien à voir avec l'installation des premiers musulmans de Dodowa dans le registre du sacré : les intérêts coutumiers sont aujourd'hui fractionnés ; les vendeurs désignent un « agent » pour la circonstance. Celui-ci, originaire du Nord ghanéen, n'oublie pas de satisfaire des musulmans hausaphones. Venu à Dodowa pour le compte d'une société de travaux publics, il y est resté après la fin de son contrat. Son statut d'étranger au terroir a poussé les Shaï à lui demander de répartir les lots fonciers en faisant monter les prix mieux qu'eux-mêmes ne sauraient le faire.

L'un de ces acheteurs est le chef intérimaire de Madina-Zongo, dont l'une des épouses est en cours d'installation à Dodowa, la seconde étant orientée sur une autre maison en préparation à Kasoa. Avec l'augmentation des distances en périphérie métropolitaine, on se trouve face à de réelles stratégies de desserrement résidentiel, pour lesquelles la conduite d'un véhicule 4x4 est indispensable. La rupture entre le chef de Madina-Zongo et sa communauté d'origine n'est pourtant pas consommée, loin s'en faut. Ce double investissement résidentiel n'est pas un frein à ses affaires : ni pour les ventes de carburant qu'il a reprises de son père, une affaire basée à Madina qui profite d'un bon système de distribution depuis le port de Tema vers l'intérieur du pays ; ni pour les notables de Madina-Zongo qui le poussent à en reprendre la chefferie.

Enfin, le dépassement en nombre d'un vieux *zongo* par un « *new town* » est encore plus fulgurant à Kasoa dont la population passe de 2500 à 35 000 habitants entre 1984 et 2000 (figure 1). Située sur le principal axe côtier de la Région centrale, cette ville champignon est désormais rattrapée par les navettes journalières d'Accra. Sa communauté Zabrama compte un représentant depuis 2004. Né au Ghana mais élevé au Niger, sa trajectoire personnelle est un mélange de mouvements internationaux et de mobilité résidentielle urbaine ; elle associe des activités de change officielles et taxées ; elle combine des investissements sociaux à l'égard des Zabrama ghanéens et des Nigériens gardant leur nationalité.

3.2. À l'ère régionale, une nouvelle génération de leaders Zabrama

Ces derniers essaimage résidentiels ont en commun d'être encadrés par de jeunes représentants quadragénaires qui, bien que devenus Ghanéens, préservent la relation historique entre les différentes générations de migrants nigériens. Leurs projets fonciers et immobiliers les inscrivent dans un rapport de plus en plus spéculatif aux ressources de la métropole, ce qui les rapproche d'autres Ghanéens. Parvenus à une relative aisance économique comme entrepreneurs musulmans, ils sont aussi conduits à rechercher l'augmentation du capital scolaire de leurs familles, épouses comprises, ce qui était rare chez leurs aînés. Ils font alors de la périphérie ville de Ksoa un modèle de changement : « *parce qu'avant le commerce était la seule chose que nos parents prenaient en considération. Mais maintenant les Zabrama veulent avoir leurs écoles, ils les financent pour aider le gouvernement ghanéen à construire le pays* » (entretien à Ashaley Botwe, 2009). Ces Zabrama « bourgeois » confirment à leur manière les cycles résidentiels mis en évidence dans les périphéries urbaines nord-américaines, en vertu desquels la dé-ségrégation ethnique laisse la place à des formes de re-ségrégation socio-professionnelle.

Mais ces nouvelles résidences et proximités économiques n'effacent pas tout-à-fait les liens d'origine. Les trois représentants communautaires sont ainsi ceux qui reçoivent le plus de gens du Niger : visiteurs apparentés ou navetteurs du Sahel, selon des logiques de pouvoir issues du milieu Songhaï-Zarma. « *Il y en même qui demandent après moi en venant du Nigeria* » [Ksoa, 2009]. « *Des migrants du Niger, du Mali, du Sénégal, j'en vois tous les jours chez moi, 24 heures sur 24, c'est moi qui suis leur relais* » [Madina, 2008]. Soit parce ces *big men* sont vus comme « *ceux qui en ont les moyens et doivent le faire à la suite de leurs parents* » (entretien à Abekan, 2009) ; soit parce qu'ils circulent eux-mêmes activement entre le Ghana et le Niger, en y scolarisant des enfants et en y engageant quelques opérations commerciales ; soit parce qu'ils se revendiquent de lignée royale et d'une aristocratie de chefs de canton nigériens qui attire des migrants de même souche géogra-

phique. Aucun de ces leaders Zabrama ne se pose en totale autonomie. Ni à l'égard du pays d'origine ni à l'égard du *zongo* ghanéen d'où ils sont issus ; il ne s'agit en aucun cas de se couper des opportunités de « faire nombre » dans la cité.

Un fait plus rare distingue en revanche ces représentants Zabrama d'autres migrants nigériens : leurs fratries et descendance sont plus ouvertes à des destinations extra-africaines, par exemple vers le Canada, New York et l'Espagne, rejoignant ainsi les orientations prises par l'émigration ghanéenne. Ce positionnement international n'évacue pas les références aux hiérarchies statutaires d'origine : valorisation des origines nobles au Niger, éviction recherchée de représentants *buzu* (esclave en Hausa). Mais il pousse à moderniser le lien communautaire dans la vie politique ghanéenne. À Madina-Zongo, le père du chef intérimaire montrait déjà l'exemple dans les années 1990, en devenant un soutien politique local de poids au Président Rawlings. Ses activités de vente de carburant lui valaient une place de notable de premier plan aux côtés de Chief Dagadu (*cf. supra*), rendant publique sa capacité à dépenser beaucoup d'argent lors de funérailles ou pour des projets communautaires. Au début des années 2000, la chefferie de Madina-Zongo a donc commencé à glisser de la famille d'un simple géomètre à celle d'un homme plus riche. L'argument du premier (« faire nombre » sur le plan territorial) est aujourd'hui relayé par le souci de rassembler un maximum de voix lors des élections. L'investissement du champ politique « gold coastien » par les migrants était déjà réel à la veille de l'indépendance. À l'époque, les *leaderships* locaux se positionnaient moins par rapport aux autorités que par rapport aux autochtones ou aux migrants Hausa des villes. Ils ont essuyé ensuite les heurts des républiques et des coups d'État ghanéens. En devenant bipartisane après 1992, la scène politique nationale a alors retravaillé d'anciennes alternatives pour les étrangers : ghanaisation ou *escapisme* (comme lors de l'expulsion de 1970 ou des chasses aux fraudeurs), rester discret ou investir (construction d'écoles, ouverture de commerces jusqu'en Chine).

Les Zabrama les mieux ancrés renouvellent ainsi leur capacité à drainer, autour de positions économiques ou d'une maîtrise

foncière, les plus mobiles d'entre eux : des migrants pas tout à fait sédentarisés, des locataires en quête d'installation durable, des actifs en flottement professionnel. Car les étrangers peuvent continuer de voter sans considération d'origine depuis l'avènement de la Quatrième République ghanéenne. Avec le fait de déclarer des enfants nés au Ghana ou d'avoir une mère ghanéenne, ce renouveau politique offre un levier non négligeable d'adhésion à la cité. Il débouche même sur une quête de reconnaissance nationale.

Fait inédit, en effet, l'entrepreneuriat politique que ces représentants portent depuis la périphérie régionale n'est plus limité au quartier. Le relatif enclavement du *zongo* a trop longtemps handicapé les Zabrama, considérés comme facilement divisés entre eux, avec des problèmes de relève dès que l'un de leurs chefs décède. L'élargissement du lobbying communautaire est aujourd'hui défendu par des hommes qui s'affirment citoyens ghanéens tout en étant d'origine nigérienne. Le fait de se réunir à l'ambassade du Niger ne leur semble pas poser problème. La nouveauté consiste à retravailler le récit des origines au Ghana, comme le font d'autres immigrés héritiers d'une histoire transfrontalière avec la Haute-Volta et le Togo. Il s'agit de faire reconnaître, au plus haut niveau de l'État ghanéen, les souches territoriales que revendiquent les Zabrama antérieurement aux frontières coloniales. L'argument de l'identité ghanéenne n'est plus individuel, comme à l'appui des lieux de naissance des enfants et de leurs mères, mais devient collectif. Il se calque sur un modèle communautaire central dans l'histoire contemporaine du Ghana : est pleinement citoyen celui qui peut prouver ses droits d'usufruitiers auprès d'une instance coutumière locale et prétendre à l'héritage, au moins symbolique, d'une chefferie située dans les limites actuelles du pays.

Le leader d'Abekan néglige donc le titre Hausa de *serkin* (chef) et se réfère davantage

à la dignité autochtone de *Mantshe* pour se revendiquer « représentant national des Zabrama ». Avec celui de Kasoa, il travaille surtout à la promotion de « l'épopée Gazari-Babatu », les chefs de ces cavaliers-mercenaires de la fin du 19^{ème} siècle qui se seraient intentionnellement arrêtés à Yendi, au nord du Ghana. Les repères historiques sont plus que flous ; peu importe les rapports de force qui ont mis fin aux raids esclavagistes depuis le Niger. La localité porte un nom de langue Songhaï, abrite la tombe de Babatu et a essaimé des villages Zabrama dans la carte foncière locale. À elle seule, elle refonde l'identité territoriale des Zabrama à partir d'arguments repris de la société d'accueil. « *Depuis la mort du chef de Zabrama Line, nous n'avions pas d'organisation au-dessus des quartiers, jusqu'à ce que je lance notre association de Ba Zambrama Yendi. Parce qu'il faut que le gouvernement nous reconnaisse, nous les Zabrama ghanéens, en se rendant à des funérailles et en s'impliquant à l'égard de nos ancêtres dans les cérémonies publiques* ». Comme plus généralement dans l'islam ghanéen, les années 1990 ont vu la montée de nouvelles légitimités à briguer des responsabilités dans le multipartisme retrouvé et de modes d'organisation inspirés de la société civile. Les entrepreneurs Zabrama en donnent une illustration avec cette ONG consacrée, depuis 2008, à cette reconstitution historique et à la valorisation qu'ils en attendent auprès de futurs présidents et ministres du Ghana.

Marché central d'Accra et fronts d'étalement urbain, *zongo* ghanéens et cantons et capitale du Niger, nouvelles routes internationales et Yendi : les références des nouveaux leaders n'échappent donc pas aux paradoxes. Bien que leur lobbying politico-territorial mette en avant des contacts avec les étudiants nigériens au Ghana, le soutien d'avocats et de médecins Zabrama, loin des images habituelles du vendeur ambulancier, il diffère de celui d'autres migrants musulmans en ne rompant pas avec l'espace migratoire d'origine.

CONCLUSION

Sur plusieurs générations, la migration de Zarma recatégorisés en Zabrama a bien recomposé ses adresses urbaines : points de chute locatifs et de fractionnement de stocks de marchandises, aires de réunion attenantes aux mosquées et aux maisons de chefs, lieux de discussion sur les réussites commerciales au Ghana. Même en croisant diverses sources de pouvoir, cette expérience reste exemplaire de la difficulté à séparer les migrants temporaires, qui assument le fait d'être étrangers, et les citoyens sédentarisés qui revendiquent une citoyenneté ghanéenne, un rôle dans la fabrique de la ville musulmane et les transformations d'une métropole cosmopolite, tout en restant perçus comme *strangers*.

Conservant des formes circulatoires en Afrique de l'Ouest, la migration Zabrama bouge à plus d'un titre sur son versant ghanéen : rebonds résidentiels de la ville à la Région du Grand Accra, avancées commerciales depuis le Golfe de Guinée, nouvelles connexions entre le centre-ville, les concentrations de banlieue et des localités en cours d'urbanisation. Les différentes générations

Zabrama cohabitent aujourd'hui dans un semis élargi de petites communautés urbaines, au lieu de s'être substituées les unes aux autres dans les mêmes lieux d'accueil. Les résidences les plus individuées mettent des filtres à l'accueil de visiteurs mais préservent la référence au zongo, fondée sur la proximité physique des musulmans et le patronage des nouveaux venus. Mais bien que les leaders les plus actifs se soient distingués par des médiations répétées sur le marché foncier et mettent aujourd'hui leurs ressources au service de la relecture d'une histoire précoloniale, les Zabrama sédentarisés demeurent en manque de reconnaissance. Dans la capitale ghanéenne, leur entrepreneuriat est encore plus social que politique et plus local que national. Dans ces conditions, les comparaisons que Jean Rouch laissait en suspens en 1956 restent à mener de la Boucle du Niger à la côte atlantique. Dans ses horizons encore internes à l'Afrique, la mobilité issue de l'ouest du Niger mérite d'être comparée avec celle des Hausa, à cheval sur Niger et Nigeria, et avec les orientations prises depuis le Burkina Faso voisin.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AGIER M. (1983), *Commerce et sociabilité. Les négociants soudanais du quartier zongo de Lomé (Togo)*, Paris, ORSTOM, Collection Mémoires, n° 99, 317 p.
- ANARFI J. *et al.* (2003), Migration from and to Ghana: A Background Paper, Development Research Centre on Migration, Globalisation and Poverty, University of Sussex, Working paper C4, 38 p.
- ARHIN K. (1979), *West African Traders in Ghana in the Nineteenth and Twentieth Centuries*, London, Longman, 146 p.
- BROOKS G.E. (1993), *Landlords and Strangers: Ecology, Society, and Trade in Western Africa, 1000-1630*, Boulder, Westview Press, 360 p.
- COHEN A. (1969), *Custom and Politics in Urban Africa. A study of Hausa Migrants in Yoruba Towns*, London, Routledge & Kegan Paul, 252 p.
- DINAN C. (1975), "Socialization in an Accra Suburb: the Zongo and its distinctive Sub-culture", in Ch. Oponond (ed.), *Changing Family Studies*, Legon, University of Ghana, Institute of African Studies, pp. 45-62.
- EADES J.S. (1993), *Strangers and Traders: Yoruba Migrants, Markets and the State in Northern Ghana*, London, Edinburgh University Press for the International African Institute, 234 p.
- Ghana Statistical Service (1995), *Migration Research Study in Ghana. Volume 2, International Migration*, Accra, Commercial Associates Limited, 214 p.
- GRAFMEYER Y., JOSEPH I. (1979), *L'école de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Paris, CRU, Éditions du Champ Urbain, 334 p.
- GRINDAL B.T. (1973), Islamic Affiliations and Urban Adaptation: The Sisala Migrant in Accra, Ghana, *Africa: Journal of the International African Institute*, vol. 43, n° 4, pp. 333-346.
- HARVEY M.E., BRAND R.R. (1974), The Spatial Allocation of Migrants in Accra, Ghana, *Geographical Review*, vol. 64, n° 1, pp. 1-30.
- HILL P. (1966), Landlords and Brokers. A West African Trading System, *Cahiers d'Études africaines*, 23, vol. VI, n° 3, pp. 349-366.
- MOU NKAÏLA H. (2002), De la migration circulaire à l'abandon du territoire local dans le Zarmaganda, (Niger), *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 18, n° 2, pp. 161-187.
- MUMUNI S. (1994), Islamic Organizations in Accra: Their Structure, Role and Impact in the Proselytization of Islam, M.Phil. Thesis in Religions, University of Ghana, Legon.

- OLIVIER DE SARDAN J.-P. (1984), *Les sociétés Songhaï-Zarma (Niger-Mali). Chefs, Guerriers, esclaves, paysans*, Paris, Karthala, 299 p.
- PEIL M. (1971), The Expulsion of West African Aliens, *Journal of Modern African Studies*, vol. 9, n° 2, pp. 205-229.
- PELLOW D. (1985), Muslim Segmentation: Cohesion and Divisiveness in Accra, *The Journal of Modern African Studies*, n° 23, pp. 419-444.
- PELLOW D. (2002), *Landlords and Lodgers: Socio-Spatial Organization in an Accra Community*, London and Westport CT, Praeger Publishers, 261 p.
- ROUCH J. (1956), Migrations au Ghana (Gold Coast). Enquête 1953-1955, *Journal des Africanistes*, vol. 26, n° 1, pp. 33-196.
- ROUCH J. (1990), Les cavaliers aux vautours. Les conquêtes zerma dans le Gurunsi (1856-1900), *Journal des africanistes*, vol. 60, n° 2, pp. 5-36.
- SCHILDKROUT E. (1978), *People of the zongo. The transformation of ethnic identities in Ghana*, Cambridge University Press, 303 p.
- SKINNER E.P. (1965), "Labour Migrations among the Mossi of Upper Volta", in H. Kuper (ed.), *Urbanisation and Migration in West Africa*, Berkeley, University of California Press, pp. 60-84.
- VERLET M. (2005), *Grandir à Nima (Ghana). Les figures du travail dans un faubourg populaire d'Accra*, Paris, IRD-Karthala, 328 p.
- WEISS H. (2007), *Begging and Almsgiving in Ghana. Muslim Positions towards Poverty and Distress*, Uppsala, Nordiska Afrikainstitutet, Research Report n° 133, 175 p.
- ZACHARIAH K.C., CONDE J. (1981), *Migration in West Africa. Demographic Aspects*, New York, Oxford, London, Oxford University Press, 130 p.
-